

# STENDHAL CLUB

6<sup>e</sup> Année. — N° 23

REVUE TRIMESTRIELLE

15 avril 1964

23

- Paul HAMON ..... Stendhal d'après les registres des passeports et des visas de Grenoble (Documents inédits).
- Paul HOOREMAN ..... Promenades romaines. La rencontre inopinée de Stendhal et de Robert Browning.
- Ferdinand BOYER ..... Un ami de Stendhal, Giuseppe Vismara, réfugié clandestin à Paris (1821-1829).
- Pierre SABATIER ..... A propos d'une rencontre à Trieste : Stendhal et Caroline Ungher.

#### Le « Fichier Stendhalien » de François Michel

- James Fred MARSHALL .... Hommage à François Michel.
- Jean FABRE ..... François Michel et sa méthode critique.
- V. DEL LITTO ..... Comment François Michel a composé son Fichier.

#### CARNET CRITIQUE - CHRONIQUE CARNET DES LECTEURS

V. Del Litto; Marie-Henriette Foix;  
Léon Imbert; F.-L. Mars; Jean Théodoridès.



EDITIONS DU GRAND CERNE  
LAUSANNE

DIRECTION : 5, RUE VOLTAIRE  
GRENOBLE

Ce Numéro : 6 francs (5,50 francs suisses)

## A propos d'une rencontre à Trieste : Stendhal et Caroline Ungher

ALORS qu'il était consul à Trieste, en 1831, Stendhal eut l'occasion de connaître une des plus illustres cantatrices de son temps, celle que Liszt déclarait même la plus grande artiste lyrique : Caroline Ungher. Née à Vienne en 1803, Caroline Ungher était à l'apogée de sa carrière lorsque Stendhal lui fut présenté. Elle avait débuté fort jeune à l'opéra de sa ville natale dans *Cost fan tutte* de Mozart et avait ensuite obtenu un grand succès dans le rôle de Chérubin des *Noces de Figaro*. En 1824, elle avait été choisie par Beethoven pour interpréter la partie de contralto dans la neuvième symphonie et dans la *Missa solennis*. Beethoven était tellement sourd à cette époque que, debout à côté du chef d'orchestre qui avait dirigé la partition, il n'entendait pas les longs applaudissements d'une salle enthousiaste. Ce fut Caroline Ungher qui le prit par la main et le contraignit à se retourner vers ses auditeurs et à constater ainsi le triomphe dont il était l'objet. Entre le maître et son interprète une amitié charmante s'était nouée. Caroline était traitée par Beethoven de jolie sorcière dont le charme et l'espièglerie le ravissaient.

Après quelques années passées à l'Opéra de Vienne, Rossini, qui le dirigeait, la décida à partir pour l'Italie, en lui promettant une brillante carrière. Elle eut raison de suivre les conseils du compositeur de *Gaillaume Tell* car elle chanta pendant plus de treize ans sur toutes les scènes les plus renommées de la péninsule, à la Scala

de Milan, au San Carlo de Naples, à la Pergola de Florence, à la Fenice de Venise, à l'Opéra de Palerme et bien entendu à celui de Rome, marquant d'une empreinte ineffaçable tous les rôles qu'elle interprétait, également admirée par le public et par les musiciens, Bellini, Donizetti, Rossini et tant d'autres, dont elle chanta ou créa les opéras avec un succès prodigieux.

Rossini avait déclaré que Caroline Ungher possédait « l'ardeur du sud, l'énergie du nord, une voix d'argent et un talent d'or ». Bellini lui avait voué un véritable culte pour le relief qu'elle avait donné à deux de ses ouvrages, *la Norma* et *la Straniera*.

Ce fut dans ce dernier opéra que Stendhal l'entendit à Trieste en 1831. Si la musique ne l'enthousiasma pas, la cantatrice, par contre, le séduisit à un point extrême, comme on peut le constater dans les lettres qu'il écrivit à son ami Mareste. « Elle est admirablement jolie, disait-il, — lui attribuant à peine vingt-quatre ans, alors qu'elle atteignait la trentaine — et chante aussi bien qu'une Française très forte. » Il admirait l'intelligence de cette femme qui « avait connu tous les diplomates de son temps » et pouvait le battre au jeu du « onze et demi ». Au cours du séjour qu'elle fit à Trieste, Stendhal l'entendit dans un autre opéra de Bellini, *Il Pirata*, qu'il préféra à *la Straniera* dont les audaces le rebutaient.

Stendhal ne semblait pas comprendre la musique, mais il en subissait le charme, quand il lui arrivait d'entendre un opéra en compagnie d'une femme qui lui plaisait, ou quand cet opéra avait comme protagoniste une artiste séduisante. La Scala avait joué un rôle important dans sa vie. Lorsqu'il parle des premiers plaisirs qu'il avait trouvés à Milan, il songeait justement entre autres à certaines soirées de la Scala. Il semble aussi qu'à Trieste Caroline Ungher lui fit retrouver des impressions assez semblables à celles éprouvées dans sa jeunesse. Il ne lui reconnaissait qu'un défaut, celui d'être « trop forte en mathématiques », car il n'aimait pas se trouver en état d'infériorité vis-à-vis des femmes, même au jeu.

« J'ai voulu lui persuader que  $48 = 25$  » écrivait-il à son ami Mareste, le lendemain du jour où, à son grand regret, Caroline Ungher avait terminé son engagement à Trieste, et il ajoutait : « Elle a préféré un grand maigre de vingt et un ans... Elle nous a quittés pour Rome. »

Quoi qu'il en soit, Stendhal ne se trompait pas. Caroline Ungher méritait l'enthousiasme artistique qu'elle avait suscité en lui. Pendant plus de dix ans, sur les diverses scènes d'Italie, elle triompha dans de nombreux rôles où sa voix de contralto, qui se prêtait à toutes les vocalises comme le soprano le plus léger, triomphait de toutes les difficultés. Tragédienne lyrique, elle s'imposait au théâtre par son jeu émouvant et sobre, se montrant ainsi une artiste complète, passant avec une étonnante facilité du comique du *Barbier de Séville*, où elle fut dans la version originale une merveilleuse Rosine, au tragique de *la Norma*, de Lucrece Borgia, d'Anne de Boleyn. Rossini, qui l'avait décidée à faire carrière en Italie, lui confia de nombreux rôles dans ses opéras : Desdemone, Zolmué, Elisabeth d'Angleterre, l'Italienne à Alger, avant que Bellini et Donizetti fissent d'elle leur interprète favorite. Elle obtint de véritables triomphes dans *Parisina*, dans *Il Pirata* et dans *Belisane* où elle joua, à la Fenice, le rôle de Antonine.

De fin 1833 à mars 1834, elle avait été à Paris au Théâtre-Italien aux côtés du célèbre Tamburini et de Giulia Grisi, une des étoiles de la troupe chargée de familiariser les Français avec la musique de la péninsule. Au cours de cette saison, elle eut l'occasion de chanter le *Don Juan* de Mozart encore inédit à Paris et où elle incarna avec une grande puissance dramatique le personnage de Doña Anna.

Stendhal eut l'occasion de la revoir et de l'entendre au cours de ses années de consulat à Civitavecchia, alors qu'elle se produisait à Rome au théâtre Valle, à l'opéra de Livourne ou à la Pergola de Florence.

En 1839, Caroline Ungher revint en Autriche et obtint dans sa ville natale un succès égal à celui que les Italiens lui avaient fait depuis tant d'années. Ce séjour à Vienne lui donna l'occasion de connaître le célèbre poète Nicolas Lenau. Entre ces deux êtres ce fut aussitôt l'éveil d'un amour passionné. En été, à Hirsch, ils décidèrent de se fiancer. Nicolas Lenau croyait qu'il pourrait se libérer d'une liaison déjà ancienne avec une femme autoritaire et violente, Sophie de Lawenthal. Rapidement, il s'aperçut qu'il n'y parviendrait pas. Caroline exaspérée profita d'un nouvel engagement qui la ramenait en Italie pour rompre ses fiançailles. Nicolas Lenau désespéré commença à sombrer dans la folie qui devait peu d'années après le conduire au suicide.

Caroline Ungher s'était ressaisie, se rendant compte qu'elle ne serait jamais heureuse, malgré le génie de Lenau, avec cet être instable et tourmenté, marqué par un tragique destin. Le sien devait être plus heureux. A Rome, elle rencontra un jeune peintre, François Sabatier, de seize ans son cadet, qui lui avait été présenté par un artiste allemand, Heinrich Lehman.

François Sabatier, aussitôt conquis par la personnalité de la cantatrice, décida de l'épouser malgré la différence d'âge qui les séparait. Il la suivit pendant des mois dans les divers théâtres d'Italie où elle était engagée. Caroline Ungher se refusait à accepter la main d'un homme tellement plus jeune qu'elle. A la fin, émue par tant de persévérance, elle céda. Le mariage eut lieu en 1842 dans la chapelle de l'archevêque de Florence. Caroline avait comme témoin le grand-duc de Toscane; son époux, le podestat de la ville des Médicis.

François Sabatier suivit sa femme dans les diverses villes d'Allemagne et d'Autriche où elle avait signé des engagements : Vienne, Berlin, Dresde. Bientôt la cantatrice décidait cependant d'abandonner la scène après un demi-triomphe à Dresde où sa camarade, la célèbre Schröder Devrient, vint lui offrir une couronne de laurier à l'issue d'une représentation de l'opéra de *Belisanne*, de Donizetti, qu'elle avait créé.

Caroline Ungher quittait le théâtre, mais non la musique; se consacrant au professorat avec la même ardeur qu'elle avait mise naguère à interpréter ses rôles; soit à Florence soit à la Tour de Farges, dans l'Hérault, elle faisait venir des élèves qu'elle avait choisis et qu'elle formait pour la scène, encourageant leurs débuts, assistant à leurs représentations quand elle les avait jugées dignes d'affronter les feux de la rampe.

Pendant ce temps François Sabatier s'adonnait tour à tour à la peinture et à la littérature, traduisant le *Faust* de Goethe, dont la belle-fille du poète lui avait confié le manuscrit à Weimar, et aussi le *Guillaume Tell* de Schiller et la *Sapho* du dramaturge autrichien Grillparzer. Soit à Florence, soit à la Tour de Farges, entre deux voyages, les Sabatier recevaient beaucoup d'amis et de littérateurs. François comme Caroline avaient des idées soi-disant avancées pour leur époque. François Sabatier avait pour Fourier une admiration profonde et, à l'instar de celui qu'il considérait comme son maître, il conçut l'idée d'un

phalanstère à Dallas pour y regrouper des proscrits du 2 décembre.

Ils avaient salué avec enthousiasme la révolution de 1848 et, s'étant installés alors à Paris où, dans leur salon de la rue Bonaparte, défilèrent bien des républicains de marque, François adresse à Lamartine une lettre sur la forme à donner selon lui au nouveau gouvernement. Ils avaient été suivis dans la capitale par des révolutionnaires allemands comme Moritz, Hartmann et communiant avec eux en vue d'un monde meilleur où toutes les inégalités seraient abolies. Cette euphorie devait être de courte durée. Dès le mois de juin, Paris cessait d'être la nouvelle Athènes qu'ils voulaient étudier. Des barricades se dressaient. Le sang coulait. L'ère de la violence s'ouvre. François et Caroline s'enfuient avec épouvante d'une ville livrée au désordre.

Cependant, après le 2 décembre, ils n'osèrent pas rentrer à Paris où on se souvenait avec trop de précision de leurs amitiés et de leur ferveur républicaine. Ils se confinèrent de plus en plus à Florence où des Parisiens comme Michelet et Thiers venaient leur rendre visite. Ils retournèrent parfois en Allemagne où des études de la littérature germanique attiraient François Sabatier.

La guerre de 1870 fut pour les deux époux une atroce épreuve, dont ils ne se remirent pas. Caroline Ungher mourut à Florence en 1877. François devenu veuf se confina alors dans sa propriété de la Tour de Farges se consacrant à la viticulture et aux œuvres sociales. Il inséra dans son testament une importante donation à une association capital-travail, donation qui ne put être exécutée car à l'époque de son décès, en 1891, il n'y en avait pas en France. Quand il sentit approcher la mort, François Sabatier manifesta le désir de mourir dans le lit où Caroline Ungher avait rendu le dernier soupir. Il le fit venir de Florence et le reçut à temps pour y vivre ses dernières heures, le 1<sup>er</sup> décembre 1891, dictant à ses héritiers sa volonté d'aller reposer à San Miniato auprès de sa chère compagne. Fin véritablement stendhalienne qui évoque certaines pages des *Chroniques italiennes* comme si, à travers les années, Beyle influençait l'époux de la cantatrice qu'il avait admirée.

Montpellier - Lausanne.

Pierre SABATIER.